

Joachim von Königsłow

Peut-on délivrer un paysage ? Sur *Au bord du lac* de Kapka Kassabova*

* Kapka Kassabova : *Am See – Reise zu meinen Vorfahren in Krieg und Frieden* [Au bord du lac - Voyage chez mes ancêtres dans la guerre et la paix], Traduit de l'anglais par Brigitte Hilzensauer, Paul Zsolnay Verlag, Vienne 2021, 416 pages, 26 €.

Un seul être humain peut-il délivrer un paysage de ses destins et les racheter ? — Est-ce concevable ? — voire même réalisable ? Ce n'est rien de moins que la question posée dans le dernier livre de l'écrivaine bulgare-anglaise, Kapka Kassabova, qui a été publié en allemand en 2021 et qui va être présenté ici. (L'original est paru 2020, sous le titre *To the Lake. A Balkan Journey of War and Peace*, publié à Londres).

« Les lieux fréquentés par un être particulier / sont des lieux consacrés », dit Goethe dans *Torquato Tasso*. (v. 80 et suiv.). Qui n'a pas eu devant son regard spirituel les paysages de l'Ombrie parcourus par saint François, pour ne pas penser immédiatement à la Galilée biblique — ou bien, plus près de nous, l'église Saint-Thomas de Leipzig, où Jean-Sébastien Bach a oeuvré ?

Mais de tels lieux sont rares. Le contraire est plus fréquent, plus oppressant : une terre profanée, des lieux détruits. Mais qu'en est-il des lieux de malheur où des horreurs se sont produites ? La terre, notamment notre Europe, est remplie de ces cicatrices et plaies ouvertes de tels lieux : les champs de bataille de Verdun, Hiroshima, Auschwitz, Tchernobyl ... Ou encore, regardons la vallée de l'Ahr, un paysage culturel florissant qui disparut sous nos yeux en une nuit. Mais la vague d'entraide active et l'armée de bénévoles furent aussi impressionnantes.

Qu'en est-il du « lac » dont parle Kapka Kassabova, et qui se trouve dans les *Balkans*, comme le titre anglais le révèle. Où se trouve-t-il donc ? Comme il s'agit d'une région peu connue, je me dois d'en parler un peu plus en détail. Cette région est en partie liée aussi à ma propre biographie.

Il s'agit de la région des deux grands lacs de montagne du sud-ouest de la péninsule balkanique : le lac d'Ohrid et le grand lac de Prespa, situés au carrefour de l'Albanie, de la Grèce et du pays qui, depuis quatre ans, s'appelle Macédoine du « Nord ». (Le nom Ohrid se prononce « Ochrid »).

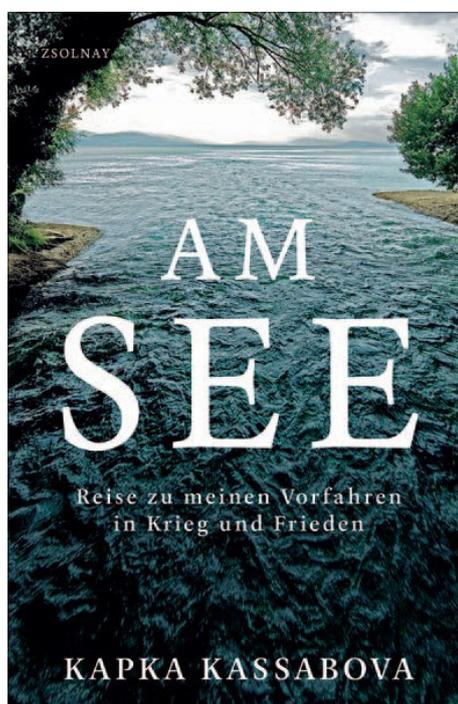
L'Europe compte de nombreux grands et beaux lacs de montagne ; ces deux-là sont uniques en ce sens qu'ils sont des vestiges de temps anciens, comme nous le disent les géologues, plus anciens que tous les paysages montagneux alentour, les plissements alpins, dinariques, carpatiques et les bassins de la Méditerranée. Ils sont entourés de montagnes pouvant atteindre 2600 m d'altitude. Le Grand lac de Prespa, situé à environ 850 m d'altitude, est séparé du lac Ohrid (698 m d'altitude) par les montagnes Galitchitza (2281 m),

mais il alimente par des rivières karstiques souterraines son ovale, long de 30 km et large de 15 km, drainé par le Drin noir vers la mer Adriatique.

Plusieurs espèces de poissons et d'autres espèces aquatiques existent ici qui n'existent nulle part ailleurs ; les deux lacs sont apparentés aux eaux de lacs du même type, tel que cet immense lac Baïkal en Sibérie ou le lac Tanganyika en Afrique de l'Est. Le paysage qui entoure les lacs est d'une beauté paradisiaque, chargée d'histoire et de culture — du moins jusqu'à récemment.

Une dimension de profondeur inouïe

Mais ces régions se sont retrouvées à l'écart de l'Europe à partir du moment où elles sont devenues, à partir du 16^{ème} siècle, un coin négligé de l'Empire ottoman. Dans l'Antiquité tardive, Lychnidos, la cité précurseuse de l'actuelle ville d'Ohrid, se trouvait en revanche sur une artère principale du trafic mondial de l'époque, à savoir la *Via Egnatia*, la route qui reliait par le chemin le plus court à travers la mer et les montagnes les deux cités mondiales de Rome et de Constantinople.



Au Moyen-Âge, cette région fut un foyer de la culture chrétienne orthodoxe, qui rayonna loin, jusqu'en Russie. La naissance de l'écriture cyrillique en Europe de l'Est est liée aux « saints maîtres » d'Ohrid, saint Naum et saint Kliment, qui furent les élèves des apôtres slaves Cyrille et Méthode. Et c'est ainsi qu'autour d'Ohrid, certains sites ont une aura qui fait penser à l'adage de Goethe sur les lieux consacrés !

Je me suis rendu à Ohrid en 1959, lors d'un voyage de découverte, après mon baccalauréat. Je n'y suis jamais retourné depuis, bien que les impressions incroyablement fortes et belles de ce voyage aient fait pour moi du lac d'Ohrid un « lieu de nostalgie » de ma vie. Un poème que j'ai écrit à l'époque traduit peut-être mieux que des descriptions verbales ce que j'ai ressenti en découvrant ce paysage et ce lac :

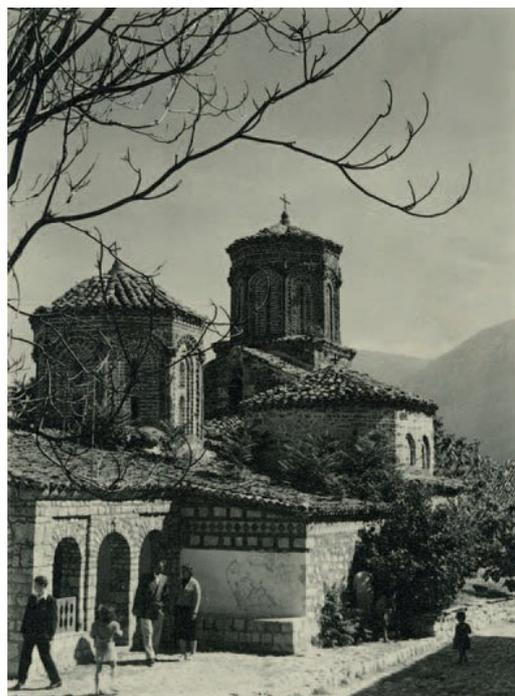
*Aus dem ärmlichen Leben der Gassen
Hebt sich in Ohrid der Berg
Mit der verfallenen Feste.
Ringsum dehnt sich der See,
Ruhig und in heiliger Weite.
Kein Lufthauch regt sich dort.
Weh, Himmlischer Wind,
Und geleite die Seele hinaus in das Tal
Friedlicher Stille dort. Breite
Gold auf die schimmernde Flut!
Jedes Auge erkenne,
Daß heiliger Glanz auf ihr ruht!*

De la vie misérable des ruelles
S'élève la montagne d'Ohrid
Avec sa forteresse en ruine.
Tout autour s'étend le lac,
Calme d'ampleur sacrée.
Pas un souffle d'air ne l'agite.
Lève-toi donc, brise divine !
Et guide l'âme vers la vallée
Au silence apaisé. Prolixité
D'or sur des flots scintillants !
Que chaque œil reconnaisse
Un lustre sacré sur eux posé !

C'est de ce lac que parle le livre de Kapka Kassabova. Un bref compte-rendu dans la rubrique voyage de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* a attiré mon attention ; je me le suis procuré et j'ai été immédiatement fasciné ; car les impressions candides et belles du voyage de jeunesse prirent alors une dimension profonde et inouïe d'histoire et de destin.

Le drame des peuples au cours du siècle et demi écoulé, durant lequel les peuples des Balkans ont d'abord rejeté la domination ottomane, avant de les brutaliser ensuite dans des luttes internes et externes. Le livre parle aussi de cela, et c'est ainsi que je me suis retrouvé catapulté de mes beaux souvenirs dans l'histoire contemporaine d'un présent où de nouvelles tensions menacent sans cesse de faire éclater le *statu quo* fragile. Ainsi, *Au bord du lac* est une réalité actuelle dans le contexte du nouveau réveil des nationalismes européens et mondiaux — et en même temps une réalité intemporelle dans son questionnement sur la « rédemption » des enchevêtrements passés, car ce n'est qu'après le « travail de connaissance de soi » (p. 389) qu'un avenir sans guerre est possible dans la paix.

2/4 — *Die Drei* 2/2023 — *Point de mire : du conflit à la conférence* — Joachim von Königslöw : *Peut-on délivrer un pays ?*



Le monastère Sveti Naum à l'extrémité sud du Lac d'Ohrid.
Photo prise en 1959.

C'est ce qu'écrit une femme dont les racines familiales, du côté maternel, sont à Ohrid, mais qui, suite aux confusions politiques, est née bulgare à Sofia et a grandi en Nouvelle-Zélande, où ses parents ont émigré ; mais une femme qui ne se sent pas aux antipodes, mais en Europe, et qui s'est même installée dans les Highlands écossais, où elle vit aujourd'hui en tant qu'écrivaine reconnue.

Il ne s'agit pas pour elle d'une simple histoire locale ou familiale, mais d'une question d'humanité : comment faire face à ce qu'ont provoqué le nationalisme, les idéologies destructrices « d'amélioration » du monde, comme le communisme et diverses dictatures inhumaines, par la guerre, la contrainte et la terreur depuis le 19^{ème} siècle dans des pays qui, par leur nature et les dons de leurs habitants, pourraient être des paradis terrestres !

Un tapis de vie aux couleurs variées

« Ohrid est accrochée à une pente et longe les rives d'un lac, que la moitié de l'Europe se précipiterait pour le visiter s'il n'était pas dans ce pays tourmenté — un lac d'une grâce incommensurable, qui n'a rien à envier à personne en termes de splendeur sauvage... ». Kassabova place cette citation de la voyageuse britannique des Balkans, Edith Durham, datant de 1905, en guise de devise au-dessus du premier chapitre. Elle s'en inspire d'avance pour son voyage vers Ohrid et le Grand Lac de Prespa pour traiter la question de la paix et de la réconciliation dans cette région du monde, compte tenu de ses propres origines. Je ne peux ici qu'évoquer brièvement la manière dont elle s'y prend et les résultats auxquels elle parvient. Le contenu est joliment et brièvement résumé dans le texte de la couverture du livre :



Vue sur le monastère Sveti Jovan Kaneo au bord du lac Ohrid.
Photo prise en 1959.

« Pêcheurs, colporteurs, veuves, orphelins — des victimes, des coupables et ceux qui ont réussi à s'en sortir. Les conflits et les tragédies des États-nations apparaissent comme placés sous une loupe dans le coin de l'Europe où Kapka Kassabova nous emmène : la région des lacs d'Ohrid et de Prespa, partagée entre la Macédoine du Nord, l'Albanie et la Grèce. Elle est liée à sa propre histoire familiale, et c'est ainsi que l'exploration d'une région magnifique, de son histoire et de ses failles politiques se transforme en un voyage dans son propre passé ».

C'est ainsi ! Mais « voyage dans son propre passé » est une formule par trop anodine pour une telle femme qui se sent membre d'une humanité à la croisée des chemins : les forces destructrices du passé doivent-elles continuer à agir ou peut-on les surmonter — au nom d'un avenir meilleur ?

Kapka Kassabova s'envole donc pour Ohrid, y prend une chambre privée pour quelque temps, loue une voiture et parcourt les rives du lac, l'Albanie voisine et, pour finir, les rives du Grand Lac Prespa, y compris sa rive grecque — pour cela, elle doit faire un détour de 170 km, car il n'y a pas de poste-frontière sur la rive même ! Elle fait des promenades en bateau et en barque et gravit également le sommet des monts Galitchitza avec un guide local — un chapitre magnifique, mais aussi effrayant du livre !

Elle cherche et rencontre partout des gens — ali-gnés sur le ruban de son voyage qui lui racontent leur histoire et dont elle parle vaguement, en commençant par ses proches dans la ville d'Ohrid. D'une part, une mosaïque colorée de biographies et d'images de la vie qui s'assemble ; d'autre part, le tissu de plus en plus dense d'un paysage du destin qui se forme à partir de ces descriptions, sur un fond sombre et tragique. Car il porte — comme une expérience douloureuse latente — la contradiction entre les paysages et les projets de vie merveilleux des hommes et les catastrophes politiques.

Kapka Kassabova est une personne très consciente, qui reste concise dans les explications historiques nécessaires à la compréhension. Le tapis de vie multicolore qu'elle déploie devant nous, se compose plutôt de biographies qui parlent d'elles-mêmes. Son art particulier me semble être de trouver précisément à tout moment et en

tout lieu, des rencontres avec les personnes qui peuvent lui donner des réponses émouvantes à ses vastes questions sur les lacs et la vie qui s'y déroule !

On ne peut pas en faire référence ici, il faut le lire soi-même ! Ce n'est certes pas toujours facile, car le lecteur est aussi confronté à certaines horreurs et aux destins cruels. Mais le livre n'est ni une plainte ni un règlement de comptes ; Car l'auteure se demande ce que je dois reconnaître et racheter en moi et en moi-même pour pouvoir donner une autre direction au courant ténébreux qui traverse son destin — et le notre. Le livre est une œuvre d'art, une œuvre d'art qui a pour but de donner une autre direction au destin, de l'éclaircir, afin que tout ne continue pas à débouler ainsi et en donnant naissance à de nouveaux malheurs ? Non seulement chez les « autres méchants », mais aussi en moi-même, car je suis aussi un membre de l'humanité. Elle écrit « Alexandre [sous-entendu : « le Grand »] serait satisfait : sa guerre de Macédoine continue, même si elle est très limitée géographiquement. — Alors que sur les routes de la Prespa grecque, une phrase d'un poème de Jannis Ritsos, un poète qui a passé des années sur des îles-prisons, m'est revenue à l'esprit : « Les morts sont de plus en plus en danger... » — Cela vaut certainement aussi pour les enfants à naître. Pour eux, si ce n'est pour nous, nous devons aborder les choses différemment ». (S. 385)

L'humanité michaélique

À la fin de son voyage, elle passe la nuit dans le vénérable monastère de Sveti Naum, à l'extrémité sud du lac, d'où jaillit, sous la forme d'un féroce flot glacé et tumultueux, l'eau de la terre qui provient du Grand lac Prespa, situé plus haut, par des grottes karstiques souterraines. Elle fait la connaissance du vieux batelier Nikola, qui guide les visiteurs au-dessus de la source sous les saules pleureurs, d'où jaillit le torrent de la Drin (à un débit de 10 m³/s !). La photo en couverture du livre montre le fleuve. Elle dit de ce Nikola : « Nikola connaissait le mot « source » dans des dizaines de langues. S'il est si serein, c'est parce qu'il vit au-dessus d'une immense source qui le purifie chaque jour. Il a publié des albums de photos immortalisant les habitants de la région de Kem en Macédoine, des villages d'hommes et de femmes âgés, une terre d'une beauté déchirante. Mais toute son inspiration venait de cette source, disait-il, même lorsqu'il était loin d'elle, comme au Cambodge et au Vietnam, où il s'était rendu l'hiver dernier. — « Là-bas, c'est comme dans les Balkans », disait-il : « tout est brisé et fragmenté à certains égards, éternellement et complètement à d'autres ». (p. 405) Mais ce n'est pas tout le monde qui vit près d'une source purificatrice : « Cela n'avait aucun sens de se surpasser mutuellement en souffrance, de se transmettre le paquet de souffrances comme dans une pièce de Beckett — je t'enterre. Non, je t'enterre d'abord. Les miens sont plus vieux que les tiens. Non, nous étions les premiers ici, nous sommes les autochtones. C'est nous qui avons le plus souffert. Vous ? Vous n'avez aucune idée de ce que souffrir veut dire ! Nous avons dû échapper à ce noeud coulant ontologique ». (p. 386)

Peu après survient une image qui donne à ce livre un sens métaphorique très particulier : « Vues d'en haut, Ohrid et Prespa sont des images topographiques de l'âme — le soi-clair et le soi-ombre, le conscient et l'inconscient, réunis par des canaux souterrains. Chacun contient l'autre sans le renier, tel un symbole parfait du yin et du yang. C'est ainsi qu'ils ont survécu en tant que système qui s'auto-renouvelle pendant un million d'années ... » (S. 389). Voilà pour le résumé.

Mais j'en retire encore plus de ce livre. Le fait karmique qui me renvoie à une autre expérience, à savoir qu'il ait fallu ma propre rencontre avec le lac, il y a plus de 60 ans, afin que la référence à ce livre apparaisse comme une énigme, celle de découvrir ce livre — à l'instar d'une aiguille dans une botte de foin — dans le fatras de la publicité actuelle. Mais je ne parle pas de ce livre par nostalgie, ou pour faire découvrir aux autres le magnifique lac d'Ohrid. Il confirme beaucoup plus mon expérience, à savoir qu'à notre époque, la culture en déclin, les nouveaux nationalismes et collectivismes ainsi que les structures de pouvoir méprisant l'être humain qui, de prime abord, mènent la danse, ne sont qu'une chose — mais l'autre chose c'est qu'il existe aussi, à côté de la mondialisation qui relie tout, un esprit du temps cosmopolite qui souffle où il veut, qui encourage les êtres humains à penser individuellement et à agir de manière responsable, qui les incite à s'associer à d'autres qui n'attendent pas non plus une intervention divine ou qui se plaignent de son absence ; qui sentent et savent que les dieux sur terre n'ont pas d'autres mains que les nôtres et qu'il nous appartient de les actionner dans le bon sens, selon notre volonté.

Ce régent spirituel de notre temps, nous l'appelons Michel. Il se situe bien au-dessus de toute appropriation par des groupes ou des conceptions du monde. Je me réjouis à chaque fois que je rencontre, dans des contextes mondiaux très différents, des personnes qui essaient de penser librement et d'agir avec compassion et responsabilité dans le sens de cet esprit du temps, parce qu'ils ont essayé de faire ce « travail nécessaire à la connaissance de soi ».

C'est en tant que personne de ce type que je découvre — à travers ce livre — Kapka Kassabova. Elle souffre des enchevêtrement du karma de son époque et de sa famille, elle s'en libère en allant de Nouvelle-Zélande en Écosse — et, comme tout cela n'est pas encore suffisant, elle se rend, en personne qui a beaucoup médité et mûri, au lac de ses origines familiales : « Le lac d'Ohrid est l'un de ces endroits sur terre, qui vous donne l'impression que quelque chose de fatal vous y attendait. Comme si l'on avait toujours dû venir et que l'on n'arrive pas à croire que cela ait duré si longtemps. Quand le lac est apparu en bas, le silence s'est fait dans tout l'avion ». (S. 37).

Die Drei 2/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Joachim von Königsłow, né en 1939, a étudié la sociologie, la slavistique, l'histoire de l'Europe orientale et méridionale ainsi que la pédagogie. Il a travaillé de

nombreuses années comme enseignant Waldorf, conférencier et auteur.